

LE SCANDALE

RÉDACTEUR EN CHEF
P. CÉNOËL

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION
L. DE RIAU

Adresser les Abonnements et les Annonces à M. L'INAGE, administrateur

Il sera rendu compte de tout ouvrage déposé à la Rédaction
Les manuscrits ne sont pas rendus

JOURNAL HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE LUNDI

« Bien penser et bien dire ! »

ABONNEMENTS

LYON et RHÔNE un an 10 fr.
AUTRES DÉPARTEMENTS..... — 12 »
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.

BUREAUX

PARIS, 10, rue du Croissant.
LYON, 52, rue Ferrandière.
MARSEILLE, 37, rue de la République.

ANNONCES

A PARIS, chez MM. AUDBOURG ET C^{ie}, 10, place de la Bourse.
A LYON, à l'AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort, et aux bureaux du journal.

LE SCANDALE DES BRASSERIES

Plon-Plonnade du 28 Nivôse

Vente Justifiée, 7,000

Nous avons l'honneur d'apprendre à nos Lecteurs que, par suite d'un traité passé avec L'UNION LITTÉRAIRE DE FRANCE, nous nous sommes assuré la collaboration de M. Jean Richepin, l'éminent et spirituel collaborateur du « Gil-Blas ».

Faire de notre journal le plus parisien et le plus grand des journaux de province, nous a semblé le meilleur moyen de montrer au public notre reconnaissance pour le chaleureux accueil qu'il nous a fait.

Et nous espérons que nous tenant compte des grands sacrifices que nous nous sommes imposés et que nous nous imposons encore, il nous continuera sa sympathie.

LA DIRECTION.

SOMMAIRE

Plonplonnade du 28 Nivôse : SAINT-VALÉRY.
Veillée d'Hiver (poésie) : H. TESSUR.
L'Opinion de la *Bacarde*, s. v. p. : P. CÉNOËL.
Salière.
Notre Phonographe : FOSCA.
Le Scandale des Brasseries : C. V.
Que j'en ai vu Casser ! (poésie) : NADER.
Manifeste.
Au « Chat Noir ».
Éphémérides : ARGUS.
Soirée Lyonnaise : PAGE.
Sphinx : CÉDRE.
Feuilleton : H. DE RENALVI.



PLON-PLONNADE DU 28 NIVOSE

Au fond de la vieille armoire où elle crouissait, l'Aigle Impériale s'est émue. Elle a tressailli jusqu'en ses foudres, dont treize ans de République avaient rouillé les zigzags. Ses plumes, toutes moisées, se sont hérissées, et son bec crochu, dont la poussière avait effacé les taches cramoisies, s'est redressé fièrement. Son œil atone s'est ouvert en clignotant, et ses ailes se sont étendues au désespoir des araignées qui avaient élu domicile jusqu'en ses duvets les plus intimes, et toute rabougrie, toute charnue, l'Aigle est allée se percher sur le balcon de la fenêtre. Mais comme dans la cour un vieillard, qui s'était fait estropier au Deux-Décembre, glapissait la *Marseillaise* en s'accompagnant d'une guitare apoplectique, l'Aigle est rentrée.

L'ANGE GABRIEL APPARAÎT A PLONPLON

Ayant bien diné, bu force champagne et fumé longtemps sa vieille pipe de Tolède, l'illustre Plonplon s'endormit paisiblement dans son hôtel de la Chaussée-d'Antin, et pendant qu'il ronflait comme le bourdon de Notre-Dame, en songeant qu'il est bien doux

de ne rien faire, un ange lui apparut et lui tint ce discours :

« Plonplon, c'est très joli de se faire du lard, mais se tailler un manteau dans le peu d'hermine qui reste chez le fournisseur des rois serait encore plus beau ! Lorsqu'on s'appelle Jérôme Bonaparte et qu'on a du sang de Petit-Caporal dans les veines, lorsqu'on s'appelle Plonplon, le sang du premier consul se fut-il converti en vulgaire Argeuteuil frelaté, il faut se montrer.

« Tandis que tu collectionnes tranquillement ta bouffarde et que tu collectionnes des bibelots en rigolant des articles de Saint-Genest et de Cassagnac, tandis que tu laisses tranquillement ta bedaine s'arrondir, emmy ton haut-de-chausses, la France attend !

« Tes hauts faits, en Crimée, sont inscrits au temple de mémoire !

« Les Badinguins ont mis en toi toutes leurs espérances ; s'ils frisent encore leurs moustaches napoléoniennes, c'est que tu es là !

« La République agonise.
« En dépit des drogues dont on la gave, elle va rendre son dernier soupir. Le docteur Gambetta est mort, la moribonde va le suivre de près. — Téodul a épousé les marches du trône, brossé le velours du siège impérial et sorti de la garde-robe les grands habits de gala. Il est temps que tu te lèves, mon vieux Jérôme !

« Je sais qu'il t'était bien doux de boulotter ton chocolat le matin et d'aller siroter ton absinthe à midi, mais, que veux-tu, la consigne avant tout.

« Il faut que tu fasses ton petit coup d'Etat comme les camarades !

« Adieu ma vieille ! je connais ta bravoure ! Je sais que la guele d'un revolver ne ferait pas tressaillir un seul muscle de ta noble face. Je compte sur toi !

« Je vais déguster un mêlé-cassis chez la mère Moreau ! »

JÉRÔME DÉCROCHE SON ÉPÉE CLYSTÉRINE

Par la jarretière de Montijo ! murmura le prince Jérôme en rabrouant fortement ses paupières, le langage des sérapihins a bien changé depuis le temps de Jacob !

Celui qui vient de venir troubler ma sieste appartient à l'école naturaliste. Charpentier doit expédier des volumes de Zola dans le royaume des bienheureux.

Mais que me chante cet imbécile ! Il faut que je fasse un coup d'Etat. Serions-nous donc en Décembre. Il me semble avoir donné quarante sols d'étrennes à mon cocher, l'autre soir.

Je divague..... un coup d'Etat ! Ah ! j'y suis ! Morbleu ! J'y pensais.

Il y a bien longtemps que je n'ai sorti ma bonne dague de son fourreau. Depuis quel temps je deviens très paresseux. Je ne lis plus que Boquillon et Silvestre. Je m'abrutis. Tout à l'heure encore je m'étais endormi dans les délices voluptueuses de la digestion. (Il décroche son épée clystérine.)

Il est temps que cela finisse ! La République va lâcher la rampe et nous aurons, nous aussi, notre petite auréole de gloire au front, nous Jérôme Bonaparte qui, pour nous amuser, écrivions jadis des balivernes dans les canards sous le pseudonyme de Plonplon. Nous retournerons à Compiègne, nous Bonaparte Jérôme qui avons du sang du Petit-Caporal dans les veines !

LA LETTRE MYSTÉRIEUSE

Ayant ainsi monologué, l'auguste Plonplon fit onze fois le tour de son appartement en se grattant l'oreille, puis s'asseyant devant sa table de travail, il tira du néant une grande feuille de velin qu'il couvrit de pattes

de mouches illisibles, enferma pattes de mouches et velin dans une enveloppe bull (30 centimes le mille sur les quais), et sonna son valet qui parut sur le seuil en saluant profondément.

Il remit la missive au larbin et lui dit : Va !

Le larbin, qui venait de manger une assiettée de lentilles à l'instar d'Esau, allait s'arrêter au *buen retiro*, car le mot mystérieux : « Va ! » l'intriguait.

Mais soudain la lumière se fit en son obtuse intelligence, et tout joyeux, il dégringola l'escalier en dépit des révoltes clandestines de ses flancs irrités.

Lorsqu'il fut dehors, il se paya un cigare de deux ronds et fila tout joyeux en pensant : — Le patron va peut-être mieux nous nourrir à présent !

Nous lui pardonnons cette erreur. Il est des larbins naïfs dans tous les pays, comme il est des exceptions pour toutes les règles de MM. Noël et Chapsal, de scolastique et soporifique mémoire.

LE BONIMENT PLONPLONESQUE

C'est avec un épatement indicible que Paris, en s'éveillant à lu les affiches placardées sur les murs de tous les quartiers. Il y en avait de toutes les nuances, depuis le rouge césar jusqu'au vert pomme, depuis le jaune conjugal jusqu'au violet épiscopal.

Le boniment était ainsi conçu :

Lutèce, 15 janvier 1883.

VIEUX COPAINS,

La France languit. Son honneur s'étiole comme une rose privée de soleil.

Le peuple s'émue. Le parlement se divise en un nombre infini de molécules. On nous a promis une République réformatrice. On nous la fait à l'oseille.

L'aveugle du Pont-de-s'Arts n'est pas encore millionnaire.

La Constitution, voilà l'ennemi ! Il faut étouffer la Constitution. Nous l'étoufferons, dussions-nous recruter pour cela tous les matelas du monde.

Les dépenses s'accroissent. Nous sommes criblés de dettes.

La République est couverte de papier timbré.

Les huissiers vont saisir le bonnet phrygien.

L'armée se démantibule de jour en jour ! Les épées de nos héros se convertissent en vulgaires sabres de bois. Vercingétorix en a tressailli sur son piédestal.

Le premier consul s'indigne ! Le vainqueur d'Austerlitz et d'Iéna va renier la France ! Vieux copains, il est temps que cela finisse !

Le peuple est écrasé d'impôts. Le tabac est encore à 12 franc 50 le kilo !

Le phylloxera continue ses ravages. Un produit de l'ère républicaine, le phylloxera !

Le commerce va toujours dégringolant ! Notre France, naguère si grande, ne sera bientôt plus qu'un diminutif d'Andorre !

Héritier de Napoléon I^{er} et de Napoléon III (couvrez-vous), je suis le seul homme vivant dont le nom ait réuni sept millions trois cent mille suffrages.

Le drapeau fleurdelisé des Bourbons est couvert de toiles d'araignées, seule l'aigle reste debout !

Le gouvernement s'effondre ! Mais je suis là ! Je m'appelle Jérôme Bonaparte et j'ai du sang de premier consul dans les veines. C'est pas de la blague !

Je ne suis pas un capon !

Copains, l'heure est venue de congédier Marianne, elle a fait son temps, ses charmes sont usés.

Elle a beau se maquiller, le truc de l'im-placable Athalie ne lui réussira pas !

Secouez-vous ! copains, et rappelez-vous les paroles de Napoléon I^{er} :

« Tout ce qui se fait sans le peuple est illégitime ! »

Après avoir savouré son chocolat quotidien, chocolat sans lequel il lui serait impossible de vivre, le Seigneur Plonplon, accompagné du capitaine Brunet qui le suit comme une ombre, est allé faire sa petite promenade au bois.

Il ne se fait pas de bile le Seigneur Plonplon ! C'est pendant qu'en compagnie de son alter ego il causait du cercle des Mirlitons et des chasses de Compiègne que M. Clément s'est présenté chez le prince.

— Jérôme est-il là ?

— Monseigneur est sorti, monseigneur se ballade, si monseigneur ne se balladait pas il ne pourrait gérer le beffek aux pommes que Nanette lui prépare tous les jours.

A la réponse de Téodul, M. Clément alluma le cigare qu'il avait préalablement acheté chez une débitante de la rue Rivoli, et tapant sur l'épaule de son compagnon M. VelDurand : — Allons faire un tour, lui dit-il.

Il y avait dix minutes qu'ils arpentaient le terrain lorsqu'une berline déboucha de la rue de Ponthieu.

M. Clément lâcha son cigare, lequel alla s'abîmer sur le trottoir, puis il sauta sur le marchepied du véhicule dont il ouvrit brusquement la portière.

Tandis que les chevaux, pris d'une panique soudaine, se cabraient, M. Clément mit résolument la main sur le collet de Plonplon. — Jérôme !

— Ma vieille branche, cria le prince en apercevant le commissaire !

— As-tu souvenance du château de Millemont ? C'était en 72 ! Je mangerais tranquillement une cuisse de chevreuil lorsque tu es venu couper court à mes jouissances gastronomiques. Attends-moi deux minutes, je vais prendre un copin que j'ai abandonné ce matin chez le mastroquet voisin.

Ce disant, Jérôme essaya de se tirer des pieds.

Ce fut en vain.

M. Clément l'attrapa par le pan de sa redingote !

— Halte-là ! au nom de la loi, je t'arrête.

— Ah ! j'y suis, répond Jérôme, tu venais ici pour me mettre dedans ; j'accepte ! Je n'attendais pas moins de ta délicatesse, mais je t'en prie, cher, viens prendre un madère chez moi !

La chair est faible, M. Clément accepta. On monta chez le prince.

Téodul, la main sur le cœur, attendait ces messieurs à la porte.

— Sapristi, exclama M. Clément ! tu as là, mon cher Jérôme, de petits bibelots d'étagère qui doivent valoir un prix fou ; je te chipe cette pipe turque... tu permets.

Jérôme fit un signe d'acquiescement.

— A ta santé ma vieille !

— A la nôtre !

Après avoir vidé son verre, M. Clément présenta au prince un petit papier qu'il avait dans son portefeuille.

— C'est mon mandat d'amener ? Inutile, s'écria Jérôme. Je sais comment sont rédigées ces machines-là !

— M. Clément rengaina son compliment et saisissant son chapeau qu'il avait posé sur la cheminée, il se leva en boutonnant sa redingote.

— Suis-moi, Jérôme, dit-il d'un air majestueux — la majesté légale — mon urbaine nous attend à la porte.

Les deux amis descendirent l'escalier.

Deux minutes plus tard ils s'engouffraient dans le fiacre.

— A la Pipeletterie ! cria M. Clément.

Il était alors trois heures vingt minutes à Saint-Germain-l'Auxerrois.]

A LA PIPELETTERIE

Parti de l'avenue d'Antin à trois heures vingt, ce n'est que vers trois heures que le fiacre s'arrêta à la Conciergerie, fait judicieusement remarquer l'*Intransigeant*.

Bien des gens ont remarqué cela ! A ces imbéciles, je dirai que l'œil-de-bœuf de la Pipeletterie retarde sensiblement sur Saint-Germain-l'Auxerrois.

A la Pipeletterie, l'incomparable Plonplon a été reçu avec tous les honneurs dus à son rang.

Deux domestiques ont été mis à sa disposition. On a immédiatement dressé le lit sur lequel ont reposé jadis Mme Roland et Pierre Bonaparte.

Plusieurs volumes — Rabelais — les contes de la reine de Navarre — les Contes de Balzac et Brantôme — ont été déposés sur la table de travail. M. Clément s'est engagé à lui expédier tous les journaux parisiens chaque matin. Plusieurs paquets de petit caporal et de maryland ont été vidés dans un immense pot à tabac, celui-là même qui servit jadis à Napoléon troisième du nom, lequel était grand fumeur de cigarettes, comme chacun sait !

On a poussé la sollicitude jusqu'à bailler au prince une paire de chaussons de Strasbourg qui lui seront d'une grande utilité, ainsi que plusieurs gilets de flanelle de la maison Rouher, et une superbe robe de chambre chaudement ouatée.

Rien n'a été négligé pour que le prince soit là comme un véritable coq en pâte.

La France peut dormir sur ses deux oreilles !

LE VENTRE IMPÉRIAL

Dors sur tes deux oreilles, ô France, ton empereur est en sûreté. Il va reprendre sa bonne petite vie d'autrefois. Le major Clément lui a défendu les émotions vives.

A la Pipeletterie, Jérôme est chez lui. Tout le long du jour il fume sa pipe en lisant les journaux et s'esclaffe des articles que les canards de toutes nuances élaborent sur son compte.

De temps en temps, il ouvre le bouquin de sa joyeuse cousine Marguerite de Navarre, qu'il n'appelle jamais que Margot la Paillarde. Les nouvelles de la croustillante reine font naître sur ses lèvres d'innombrables sourires.

Le prince Jérôme s'engraisse.

Au chapitre XXV de l'année 1883, le livre du Destin porte cette inscription à l'article Jérôme Bonaparte :

Tu seras empereur.

Où, Jérôme se drapera dans l'hermine impériale. Mais une chose lui manque : Il n'est pas assez gras. Ce qu'il faut à Plonplon, c'est l'obésité.

Certes, il n'est pas aussi maigre que Mme Damala, mais il n'est pas encore assez plantureux.

Quarante-huit plats soigneusement composés d'après Lucullus, Vatel, Brillat-Savarin, Monselet et Trompette, par les plus illustres cuisiniers de Paris, lui sont imposés tous les jours.

S'il laissait un seul petit morceau, Plonplon serait à l'amende !

Il ne laisse pas une pomme de terre frite, pas une olive, car il ne veut pas être à l'amende !

Il ne veut pas jeter sa braise par les soupieraux.

De cette façon, Jérôme grossira de jour en jour. L'ange Gabriel lui reprochait de se faire du lard, l'ange Gabriel avait tort.

Dans quelque mois, Plonplon sera presque aussi ventru que Gargantua. Les couches de graisse iront s'ajoutant aux couches de graisse.

Son menton à quintuple étage s'épanouira sur son jabot de dentelles.

D'innombrables nains soutiendront ses chairs exubérantes !

Et des chérubins roses célébreront sur des harpes d'or la gloire du ventre impérial !

LA COURONNE.....

(D'après le livre des Destinées, clandestinement communiqué à la rédaction par l'ange Gabriel.)

« Un beau matin, en se réveillant, Jérôme entendra avec stupéfaction son fidèle Tédoul l'appeler : « Sire ! »

Pour savoir s'il ne rêve pas, il se pincera le mollet ; cette expérience n'aura aucun succès.

Il se convaincra de la réalité en voyant apparaître ses courtisans et ses officiers en habits de cérémonie et en apercevant son aigle bien-aimée sur le perchoir des grands jours.

Plonplon saisira le spectre convoité et s'écriera :

Le sang du petit Caporal coule dans mes veines !

Mais cette phrase coûtera tant d'efforts à ses poulxons que le prince Jérôme rendra le dernier soupir avec le point d'exclamation nécessaire à toute tirade ronflante.

Alors le voile de Chilhurst se déchirera ! Des nuées de marmittons se précipiteront sur son cadavre. On l'empalera !

Il sera solennellement rôti en place Vendôme sous l'œil railleur du premier consul.

Et chaque Français aura droit à sa petite grillade ! Et la Gaule sera dans l'allégresse, car ce doit être bien bon à manger du Bonaparte !

Saint-Valéry.

VEILLÉE D'HIVER

*Blotti dans ma robe de chambre,
Près des chenets, au coin du feu,
J'aime, quand il neige en décembre,
Rêver, dormir, écrire un peu.*

*Et j'écoute le vent qui chante
Par la porte et les corridors,
La thèze qui, tremblotante,
Se rit de moi quand je m'endors.*

*La flamme joyeuse s'élève,
Léchant la bûche aux noirs contours,
Son œil rouge éclaire mon rêve
Et me nargue en montant toujours.*

*Les étincelles vont dans l'âtre
Brillantes, avec un bruit clair,
La fumée, en torse bleutée,
Dessine des profils dans l'air !*

*Curieuse, je prête l'oreille ;
La pensée au loin, l'œil fermé,
Et, que ce soit sommeil ou veille,
Je rêve et j'écoute charmé.*

*Et dans les bruits sourds de la flamme
Qui chante, je crois voir, souvent,
Les soupirs plaintifs d'une autre âme,
Ou ma lyre qui tremble au vent !*

J'appelle alors ma muse aimée :

*J'écoute ce que dit mon cœur,
Et ma main va, comme aimée*

Par la soie douce d'une soeur !

*Blotti dans ma robe de chambre,
Près des chenets, au coin du feu,
J'aime, quand il neige en décembre,
Dormir, rêver, écrire un peu !*

Henri Tesson.

L'opinion de la Bavarde s. v. p.

On vous a toujours fait croire qu'une chambre garnie à un cinquième était la pire des habitations, on vous a toujours trompé. Moi, tel que vous me voyez, j'ai en pleine jouissance (pour 18 fr. par mois), le plus superbe œil de bœuf qu'il se puisse rêver, et je m'en trouve fort heureux.

Parmi les avantages multiples de mon logis, je vous citerai particulièrement l'absence de voisins bipèdes, la compagnie des rats dans les greniers d'à côté, le miaulement des chats pendant la nuit et la vue étendue sur tous les alentours. Ce dernier agrément est celui que je préfère, et vingt fois par jour, accoudé sur le rebord en zinc qui me sépare du vide, je laisse errer mon regard de cheminée en cheminée, rêvassant et paressant.

Mais, l'opinion de la Bavarde s. v. p.

J'y arrive, patience ! — Or, jeudi passé, sur le coup de dix heures, après avoir vingt fois rabaisé mon bonnet de coton pour ne pas voir le jour, j'avais fini par passer une jambe hors du lit, puis l'autre ; et je m'étais armé de mon pantalon.

J'allais l'enfiler quand un vigoureux coup de sonnette me le fit tomber des mains. Je me précipitai à la porte

« Dans ce simple appareil d'une jeune...
(Voir Racine.) »

C'était ma concierge qui m'apportait une liasse de journaux. Je n'insistai pas pour faire asseoir mon auguste messagère qui, du reste, s'échappa comme une gazelle avec de petits cris effarouchés. Je parcourus rapidement le *Figaro*, le *Gil Blas*, le *Sahut*, et j'allais remettre à plus tard le dépouillement du reste du paquet quand mes yeux tombèrent sur la Bavarde, ou plutôt sur le titre de son premier article : *Après les funérailles*.

Tiens, me dis-je, de la politique dans la Bavarde, il faut voir ça ; et toujours dans la tenue d'Hassan sur son sofa, je dégustai longuement ce magnifique éreintement sur Gambetta, signé Desclauzas. Quatre colonnes, et d'un serré, je ne vous dis que ça.

Gambetta y était successivement comparé à un fou, à un acteur de tournées provinciales, à Napoléon I^{er}, à Thiers, et traité d'ambitieux et de chauvin outré. Le portrait n'était pas flatté et se terminait par ce curieux de *profundis* :

« Peu importe ses valets ! Maintenant qu'il

est rentré dans l'ombre, il appartient à l'histoire impartiale et hautaine. Elle ne se laissera point corrompre par le fatras d'une cérémonie officielle et le spectacle d'une populace curieuse. Elle dégagera la vérité dans cette existence si difficile à expliquer. Sa tombe est jonchée de fleurs.

« Mais elle n'a pas besoin de ces pompes pour reconnaître les siens et le mort illustre du Père-Lachaise doit savoir qu'elle a su, l'impartiale histoire, retrouver enfouie, sous la verdure, au cimetière Monmartre, la tombe modeste de Baudin. »

Mais l'opinion de la Bavarde s. v. p.

Eh bien ! la Bavarde est anti-opportuniste ! vous aurais-je répondu après la tartine de Desclauzas, et voilà qu'aujourd'hui, jeudi 18 janvier, à huit jours de distance, dans des circonstances identiques, la Bavarde me retombe sous la main, et cette fois avec un article de d'Asco, intitulé : *Sur la fosse fermée*.

Sur la fosse fermée, après les funérailles (presque un pléonasme), sont loin d'être conçus dans le même esprit : l'un abat, l'autre élève ; ici un effondrement, là une apologie. Voyez plutôt l'antithèse de la citation ci-dessus :

« C'est à présent qu'il est tombé qu'on le jugera. Ses détracteurs s'acharnent sur son cercueil, mais déjà son nom s'élève au-dessus des mesquines questions de personnes ; il est le signal du ralliement.

« La Chambre sans chef tâtonne. C'est un corps sans tête — je ne veux pas dire que c'est un corps sans cœur. Elle avait — à tort, abdiquant sa souveraineté — aliéné sa volonté au profit de la tribune. Elle cherche un maître. Elle pourra en choisir un — de la trempe de Bonaparte qui la prendra par l'oreille, comme Bonaparte prenait ses grenadiers.

« C'est le danger de la politique intérieure. « Mais il ne faut pas désespérer. Il a laissé dans le sein de cette majorité républicaine une impulsion qui demeurera après lui, qui sera notre honneur et notre sauvegarde.

« Enfin, si c'est là le plus bel éloge qu'on puisse faire de ce chef de parti, le jour où la France, sûre d'elle-même, confiante dans ses armes, tournera les yeux du côté du Rhin, c'est encore son nom qu'elle jettera à la foule.

« Lorsque les sentinelles avancées crieront : Alsace ! l'armée frémissante répondra, Gambetta !

« Car, j'en atteste les clameurs de la presse germanique, Gambetta sera jusqu'au jour suprême, le mot d'ordre de la patrie désarmée. »

L'opinion de la Bavarde, s. v. p.

Cette semaine, elle est opportuniste ! A moins que ces deux articles, sur le même sujet, ne soient une mystification. Si cela était, elle nous paraîtrait dépasser les bornes de la plaisanterie. C'est assez déjà, nous

semble-t-il, d'avoir fait de la politique dans un journal destiné à s'occuper de tout autre chose. En relisant attentivement nous avons bien aperçu, à la suite de l'article Desclauzas, une note de la rédaction, avertissant que la Bavarde admet toutes les opinions, mais nous continuons à croire que l'éclectisme poussé à ce degré est abusif.

Il serait facile, à ce compte-là, de discuter toutes choses à deux points de vue tout à fait opposés et on ne se compromettrait pas, étant nécessairement dans le vrai dans l'un ou l'autre cas. Nous n'aimons pas non plus ceux qui crient : vivent les rats ! vivent les chats ! avec un égal enthousiasme, et nous sommes fort désireux de connaître finalement l'opinion de ceux qui nous entretiennent de leurs élucubrations.

Puisque vous vous mêlez de faire de la politique, faites-la franchement, déclarez-vous pour un parti ou pour un autre. Nous ne voulons pas d'eau trouble, le Rhône nous en a rassasié ces temps-ci.

Là, maintenant, lecteurs, laissez-moi vite m'habiller, me débarbouiller et me mettre à ma tabatière, il fait un peu de vent et je me distrairai à regarder tourner les girouettes tantôt à droite, tantôt à gauche.

P. Cénoël.

SALIERE

En Cour d'assises :

LE PRÉSIDENT : Accusé vous n'avez rien à ajouter pour votre défense ?

L'ACCUSÉ (d'un ton rogomme). Si, si ! mais vous êtes trop bête, vous ne comprendriez pas !

— Est-ce que vous avez chassé aujourd'hui ? demande-t-on à un Marseillais, qui se trouvait aux bords de Divonne, le jour de l'ouverture.

— Té ! ze crois bien.
— Où ça ?
— A Mussy, mon bon.
— Bigre ! il doit faire tristement chaud !
— Ah ! bagasse ! à ce point que le zibier il est déjà faisandé quand on le tue.

Deux Gommeux

— Tu as bien l'air joyeux aujourd'hui ?
— Oh ! mon cher, si tu savais !
— Eh bien quoi ?
— La petite Berthe du skating m'adore et pour moi même-encore.
— Chut ! Prends garde... voilà un garde urbain — et tu sais, il est défendu de propager les fausses nouvelles.

Définition de l'amour.

« L'amour est un incendie dont l'habitude est le pompier.

Chez le directeur :

— Monsieur, je désirerais un engagement.
— Quelle est votre spécialité ? Le drame, la comédie, l'opérette ?
— Rien de ça.
— Mais alors pourquoi vous présentez-vous ?
— Pour les rôles à maillot.
— Ah ! oui, je saisis, vous jouez... des *jambes*.

Un auteur dramatique a sa première affaire d'honneur avec un critique qui l'a abimé outre mesure.

Les voilà sur le terrain.

On s'aigle.

Une, deux, trois.

La balle de son adversaire lui frise l'oreille.

— C'est une fatalité, dit-il impassiblement, que j'entende siffler à toutes mes premières.

Enseigne lue sur une devanture de dégraisseur :
A la Vierge immaculée

Papa, dit la petite Suzanne, qu'est-ce que ça veut dire, une rosière ?

— Tu m'ennuies, fait le père.

— Oh ! papa, dis... dis donc.

— Eh bien ! c'est... hem ! c'est... un rosier qui n'a pas encore fleuri !

— Un mari comparé en police correctionnelle sous l'inculpation de sévices graves exercés sur la personne de sa femme.

— Cette dernière intervient en qualité de témoin.

Le mari interpellé : Je ne comprends rien à ce qu'on me reproche ; j'ai toujours été pour ma femme d'une douceur de sucre.

— La femme vivement ! Ah oui ! du sucre de canne.

NOTRE PHONOGRAPHE

12 janvier 1883. — AU SÉNAT. Extrait de la séance :

M. LE PRÉSIDENT. — Le Sénat veut-il procéder immédiatement à l'élection du quatrième vice-président ?

VOIX A DROITE. — Oui, Oui !

VOIX A GAUCHE. — A lundi !

Le Sénat décide que le troisième tour de scrutin aura lieu lundi. — Oh ! cette gauche devait-elle être fatiguée. Songez aussi, trois vice-présidents de suite ! on peut bien respirer après !

Gambetta part pour Nice. — En train spécial, c'est vrai, mais j'aime autant que ce soit lui que moi qui fasse le voyage.

On cause de la prochaine dislocation du ministère Duclerc et de la recomposition probable avec M. Freycinet. — Comme à l'hydre ancienne, coupez une tête au cabinet (sans calembour), il en repoussera une autre. Pauvre M. Freycinet ! dire qu'il y passera peut-être encore une fois !

A Lyon, on continue le procès des anarchistes. — Ce que c'est palpitant d'intérêt ! demandez-le plutôt à ma concierge !

13 janvier. — Les députés ont eu classe de 2 heures à 5 heures moins 20. — Demain dimanche, congé, quelle chance !

A Nice, Gambetta trouve la pluie et les bœcs de gaz voilés de crêpe. — Mais aussi pourquoi choisir un *treize* ? Peut s'en est fallu que ce ne soit aussi un vendredi.

On va distribuer aux membres du Parlement le *Livre jaune* (pourquoi jaune ?) relatif aux affaires d'Egypte. — Mais au fait on n'est pas obligé de le découper.

M. Déroulède, le poète des *Chants du Soldat*, est atteint d'un fièvre muqueuse. — Faudra-t-il l'ajouter encore, celui-là, à la liste noire ?

C'est au tour de Montbrison d'avoir son boulevard Gambetta. — Allez-y, un de plus ou un de moins...

Sept secousses de tremblement de terre ont été ressenties à Murcie. — Diable, mais c'est que ça

Feuilleton de l'Actualité

DEUX JEUNES CŒURS

(ÉTUDE D'AMOUR)

I

Vous avez tous entendu parler du baron Horace de Vielmonte, qui fit tant de bruit, il y a quelques années à Paris, et qui scandalisa tout le faubourg Saint-Germain par ses excentricités.

Notre baron, qui, pendant son mariage, avait été un homme rangé, positif, un homme en qui semblaient dominer la raison et le jugement, se mit aussitôt veuf, à courir les bals publics sans cesse à la recherche d'une de ces vertus faciles que la police laisse à raison ou à tort (demandez cela aux viveurs), encombrer nos trottoirs pour la plus grande gloire de Vénus.

Et pourtant il avait une fille, une fille de dix-sept ans, nommée Suzanne, sur qui il aurait dû veiller : la baronne, à son lit de mort, le lui avait bien recommandé.

Eh bien ! je vous assure qu'il s'en inquiétait fort peu, comprenant à la La Fontaine les devoirs de la paternité, il laissait sa fille au château de Vielmonte, pendant qu'il menait sa vie de dévergondé à Paris.

Le château de Vielmonte est situé dans le département des Alpes-Maritimes, non loin de Nice et du haut de ses tournelles, on domine les flots bleus de la Méditerranée.

Suzanne, seule, dans ce château moyen-âge, s'occupait à lire ou à rêver. Elle avait découvert dans la bibliothèque de son père une série de romans qu'elle lisait et relisait sans cesse, accoudée sur une fenêtre ouverte, elle se laissait aller à rêver. Elle se laissait aller à rêver. Elle se laissait aller à rêver.

Elle se laissait aller à rêver. Elle se laissait aller à rêver. Elle se laissait aller à rêver.

Quand elle sortait, triste, hors du château, ses yeux allaient de droite à gauche, interrogeant les alentours ; l'être qu'elle devait aimer tardait à paraître.

Un jour qu'elle rentrait chez elle pour le dîner, après avoir fait une longue promenade, elle vit, assis sur l'herbe, un jeune homme tenant à la main un album. Le jeune homme tournait le dos à Suzanne, elle s'approcha, son cœur battait avec force.

Le jeune homme écrivait des vers.

Elle se baissa pour les lire. Elle put le faire impunément : le poète était tout à son œuvre.

M^{lle} de Vielmonte, agenouillée derrière lui, lut ce suit :

LE RENDEZ-VOUS MANQUÉ

Le jour avait baissé, la nuit aux sombres voiles couvrait tout le pays de son obscurité. Seules, se remuaient quelques rares étoiles guidant les voyageurs à travers la cité.

Je venais de rentrer dans ma chambre paisible, Bientôt allait sonner l'heure du rendez-vous. Que j'avais su donner à la femme sensible Avec qui j'ai passé les moments les plus doux.

Suzanne lisait à mesure que le jeune homme écrivait.

Tu m'as charmé toujours, ma belle Marguerite, Mais, hélas ! tu tardais, j'étais désespéré. Et moi, te maudissant, te traitant d'hypocrite, Je ne le cache pas, ce soir-là, j'ai pleuré.

Le cœur de la jeune fille battait à se rompre ; au ciel, Cupidon souriait à sa mère.

Puis, au lieu de passer une nuit d'allégresse, Plaine de volupté, de plaisirs enchanteurs, Je n'avais dans le cœur qu'une amère tristesse, Je ne pouvais plus croire aux rêves séducteurs.

Le poète avait signé « Raoul Desforges », avait fermé son album et s'était levé pour s'éloigner.

— Insensé, dit la jeune fille, en venant se placer en face de Raoul, pourquoi cesseriez-vous de croire à votre maîtresse, malheureux qui n'avez plus foi en celle qui vous a donné son cœur.

Le jeune homme ne répondit rien, ses yeux s'étaient

fixés sur sa charmante interlocutrice et ne pouvaient s'en détacher.

Tel dut être Pétrarque la première fois qu'il vit Laure.

M^{lle} de Vielmonte, embarrassée de ce long regard, rougit, et ajouta timidement, en venant prendre les mains de Raoul :

— Pardonnez-moi, monsieur, la curiosité m'a fait arrêter derrière vous, et lire vos vers... Je les ai trouvés magnifiques...

— Vous êtes bien bonne, mademoiselle ; ce sont des vers d'écolier.

— N'importe, je vous dis que je les ai trouvés magnifiques... Le sujet est-il vrai, ou n'avez-vous traité qu'une fiction ?...

— Comment, mais vous ne m'avez donc pas regardé ; je n'ai que seize ans !...

— Et déjà vous parlez d'amour ?...

— Oui, mademoiselle, nous sommes au printemps, tout dans la nature nous dit d'aimer, un souffle voluptueux est passé de l'air embaumé dans mon cœur et j'ai écrit ce que vous avez vu. Si je vous avais su derrière moi, je n'aurais pas ouvert mon album.

— Vous n'avez donc pas de confiance en moi ?

— Je ne vous connais pas, je ne sais rien de vous si ce n'est que vous êtes plus belle que la Madone et que celui qui serait aimé de vous aurait plus de bonheur qu'un dieu...

Suzanne de Vielmonte, disons-le aussi, était ravissante. Brune comme les filles du Midi, de longs cheveux retombaient sur ses belles épaules et encadraient une figure qui rendait rêver l'homme le moins impressionnable. Ses formes gracieuses auraient défié le sculpteur le plus habile tant elles étaient divinement moulées.

Chez les Grecs, elle eût inspiré le pinceau d'Apelles et le ciseau de Phidias ; en la voyant, on avait dans les yeux l'idéal de la beauté.

— Je m'appelle Suzanne de Vielmonte, reprit-elle,

ce château que vous voyez là-bas est ma demeure ; j'y vis seule avec mes domestiques et ma gouvernante ; j'ai près de dix-huit ans ; longtemps j'ai cherché l'amour, je crois l'avoir trouvé aujourd'hui : j'en suis convaincue maintenant, ajouta-t-elle en jetant sur Raoul un regard plein de langueur...

— Que dites-vous ? demanda le jeune homme.

— Je vous expliquerai cela plus tard... demain, si vous voulez revenir à la même place : vous me ferez quelques vers... Au revoir...

Suzanne prit les mains de Raoul dans les siennes, les pressa longuement et s'éloigna à la hâte.

Le jeune poète la suivit longuement du regard.

Le lendemain Raoul Desforges était à l'endroit que lui avait assigné Suzanne.

Il avait un peu plus de seize ans. Fils d'un président de Cour d'appel, il était venu passer quelque temps à Nice où les médecins l'avaient envoyé à cause de sa santé qui était extrêmement délicate. Il habitait, avec son père et sa mère, une délicieuse maison de campagne, distante de quelques centaines de mètres du château.

Tout jeune, il avait senti se développer en lui le goût de la poésie. En quatrième, il faisait déjà des vers, que son professeur avait le tort de ne pas trouver mauvais. L'année dans laquelle nous le présentons à nos charmantes lectrices, il venait de remporter deux succès : il avait été admis au grade de bachelier ès-lettres et avait obtenu une médaille d'or au concours de poésie ouvert par l'Académie des Muses Santones. Son baccalauréat terminait toutes ses études, il ne voulait plus désormais se remettre sous la férule d'un professeur : c'était la poésie qui allait s'emparer de lui tout entier.

La poésie amène toujours à sa suite l'amour.

Il est impossible à un poète dont l'admiration enthousiaste se porte sur tous les objets de la nature, êtres et choses, de passer indifférent à côté de ces divines créatures à qui on a donné le nom de femmes, quand on aurait dû leur donner le nom d'anges... Au reste, que peut le poète s'il n'a pas sans cesse à ses côtés un soutien et un admirateur de son talent ?... Il a fallu une Blanche de Castille à Thibaut, comte de Champagne, une Béatrix au Dante, une Laure à Pétrarque, une Graziella à Lamartine, ne fallait-il pas à Raoul Desforges, une Suzanne de Vielmonte ? Au début de la carrière d'un poète tout n'est que déceptions, il faut quel'un là pour faire éviter au débutant les découragements, il faut quel'un là pour empêcher le jeune amant des Muses de briser sa plume ou même d'aller jusqu'au suicide. Et il est facile de concevoir comment l'idée du suicide peut hanter le cerveau d'un littérateur : le littérateur se sent né pour la gloire ; malgré tous les efforts qu'il fait pour l'atteindre, la gloire le fuit toujours ; alors, las d'une vie désormais sans attrait pour lui, il s'en débarrasse. Il ne faut donc pas que le poète se croie incompris comme Gérard de Nerval et Alfred de Vigny, et lorsque le succès est enfin arrivé, succès brillant, grandiose, il faut quel'un près de lui pour partager sa joie qui déborde, cette joie qui après avoir conduit le poète à l'orgueil, l'amènerait infailliblement à la folie ? La gloire ne fait pas seulement griser !... Ce quel'un là, si nécessaire et dans le succès et dans l'insuccès, comme nous croyons l'avoir démontré, est la femme. La femme seule peut jouer ce grand rôle dans la vie d'un poète... parce qu'elle seule a assez d'intelligence et de bonté de cœur.

Raoul Desforges n'eût pas longtemps à attendre le retour de l'adorable jeune fille que le besoin de plaire avait rendu plus belle encore.

— Avez-vous bien pensé à moi, dit-elle, mon jeune poète ?

correspond avec l'inhumation du grand tribun. Qu'est-ce que ça veut dire ?

14 janvier. — Le père Hyacinthe fait une conférence au théâtre des Nations sur Gambetta. — Ce serait un joli sujet de fable : le *cyclope* et l'*oïson* !

Les malades du jour : MM. Grévy, Duclerc, Jauréguiberry, Laboulaye, Dérouté. — Nous conseillons à ces illustres débilites de se faire appliquer des emplâtres, d'après la formule homœopathique *similia similibus*.

A Nice. Courses hippiques. — Pourquoi ne remplacerait-on pas ces courses par des concours d'agilité entre caissiers et directeurs de Banque.

Lyon a finalement le citoyen Brialou pour député. — Il faut espérer que vous aurez une autre fois la partie plus belle, Maire !

Réunion royaliste aux Folies-Bergères. — Nous avions prédit que ce serait drôle, ça n'a pas manqué.

15 janvier. — Au Sénat et à la Chambre des députés, le gouvernement se croit absolument obligé de faire lire une déclaration ministérielle. — Il paraît qu'on ne peut pas vivre sans ça.

Le *Livre jaune* est distribué aux Chambres. — Encore un prétexte d'occupation pour mon député ; je n'aurai pas mon bureau de tabac avant trois mois, maintenant.

A Paris, on célèbre dans l'église Saint-Augustin l'anniversaire de la mort de Napoléon III.

16 janvier. — Dans la nuit du 15 au 16, les murs de Paris sont couverts d'affiches bonapartistes. — Résultats : le prince Jérôme est arrêté, et le député Floquet propose à la Chambre d'expulser toutes les familles ayant régné en France.

Deuxième journée des courses à Nice. Pluie torrentielle. — Ça n'a pas empêché une foule considérable d'envahir le champ de course. Pensez-vous, pour l'amélioration de la race chevaline que ne ferait-on pas ?

Le procès des anarchistes continue. Les lettres de menace pleuvent sur la table du président, — on remarque le sangfroid de ce dernier qui ose affronter ce déluge sans parapluie.

17 janvier. — Le prince Jérôme est toujours détenu. Des perquisitions sont faites à son domicile. A 10 heures, on permet l'accès de la Conciergerie à plusieurs amis du prince. — Allons, il n'est pas encore bien malheureux, ce cher Plonplon.

On calcule que l'adoption de la loi Floquet chasserait de France 2 Bourbons, 23 d'Orléans et 6 Bonaparte. — J'avais prévu un moment que la population française ne fût par trop diminuée ; me voilà rassuré.

Le *Pays*, dont on attendait vivement l'appréciation sur le manifeste jérômiste, est amer pour son auteur.

Paul de Cassagnac y dit : « Le prince a commis une sottise qu'il doit regretter amèrement à cette heure, car il espérait bien la commettre avec impunité ; sans cela, il se fut tenu tranquille, n'ayant jamais eu ni le goût, ni la vocation du martyr. » — A propos, est-ce que le prince Victor, qui est au 32^e d'artillerie, passera bientôt brigadier ?

M^e Laguerre, non content d'ahurir tout un tribunal correctionnel par ses procédés de défense des anarchistes, se paye le luxe d'une conférence à l'Elysée. — Est-ce pour faire concurrence à Louise Michel ?

— Depuis votre départ jusqu'à cette heure, j'ai eu votre image sans cesse présente à mes yeux... Vous m'avez fait éprouver un bonheur que je soupçonnais à peine... la vie serait trop belle, si elle était toujours ainsi !...

— Vous m'avez fait quelques vers... donnez-les moi vite que je les lise ?

— Tenez, les voilà, mademoiselle, dit le jeune homme en tendant à Suzanne une feuille qu'il avait arrachée de son album.

La jeune fille rougissait en lisant les vers du jeune Desforges : ces vers n'étaient autres qu'une déclaration d'amour. Notre héros ne perdait pas des yeux la jeune fille pendant sa lecture et tâchait d'espier les pensées qui se reflétaient sur son beau visage.

La crainte avait bien un instant envahi le cœur de Raoul, mais elle disparut bientôt, car la colère ne fit pas son apparition dans les traits de Suzanne.

Non, la jeune fille ne se fâchait pas contre ces vers audacieux qui, en la tutoyant et en l'appelant simplement Suzanne, selon les habitudes de la poésie noble et élevée, frappaient avec plus de force et rendaient mieux l'impression qu'elle avait faite sur le cœur du jeune homme.

Pourquoi le mot « tu » est-il réservé au seul poète ou à l'ami heureux ?

La jeune fille était bien éloignée de se fâcher, car bientôt elle se rapprocha du jeune homme en lui disant :

— Est-ce bien là l'expression de votre pensée ! Je n'ai pas grande confiance en vous, le poète est parfois un peu menteur.

— Oh ! mademoiselle !

— Dans vos vers, vous m'appellez Suzanne...

— Vous me le permettez ?... Combien vous me rendez heureux !

— Je vous le permets, comme je m'autorise à vous appeler Raoul, nom que j'ai lu au bas de vos vers.

Où, Raoul, parlez avec franchise, êtes-vous capable

18 janvier. — Le procès des anarchistes doit se terminer demain. — Sitôt déjà !

Louise Michel qui était à Londres la semaine dernière, préside une réunion à l'Elysée. Nous avons remarqué entre les blouses et les casquettes à ponts, la sympathique figure de madame Kropotkine. — Les femmes, voyez-vous, c'est encore elles qui ont le pompon !

Le Conseil des ministres prépare un projet de loi sur l'expulsion des familles ayant régné, et un sur la liberté de la Presse. — Le ministre de la guerre s'occupe bien des gants des troupiers !

Mustapha-Ben-Ismaël, le favori du feu bey de Tunis, va, dit-on, revenir à Paris. — Un favori, oh là là !

19 janvier. Fin du procès des anarchistes. Cinq acquittements. Les chefs tels que Bordat, Gauthier, Kropotkine, etc., sont condamnés à cinq ans de prison et 2,000 francs d'amende. — Guguusse en sortant disait, que malgré le thermomètre à zéro, ça avait chauffé.

Mais, lecteurs, je m'aperçois que c'est votre patience qui se refroidit. A la semaine prochaine.

Fosca.

Le Scandale des Brasseries

La sensation produite à Lyon par l'article « Brasseries », inséré dans *Varia* de notre dernier numéro, a été profonde, nous ne nous attendions pas vraiment au *tolle* général qu'il a soulevé.

De nombreuses visites de personnes se croyant plus ou moins visées dans nos quelques lignes nous ont été faites, cela est la meilleure preuve que nous avions frappé juste, mais nous affirmons qu'aucune personnalité n'était en jeu.

Le titre de « l'Aquarium » que nous avons donné à notre portrait n'était appliqué à aucune brasserie en particulier, et ne servait dans notre esprit qu'à indiquer l'aspect général de certaines maisons.

Nous regrettons profondément que les établissements sérieux aient été soupçonnés, et nous savons qu'ils sont encore en grand nombre.

D'autre part, il nous revient que des mesures ont été prises pour faire cesser les abus contre lesquels nous nous sommes élevés, évidemment il reste encore beaucoup à faire, mais avec le temps, espérons.

Nous comptons ne pas avoir à revenir sur ce sujet, peu intéressant et peu propre.

D'ailleurs la police s'en occupe. C. V.

QUE J'EN AI VU CASSER

Hélas ! que j'en ai vu mourir de jeunes filles.

Victor Hugo.

Que j'en ai vu casser de pipes culottées ! C'est le destin ! il faut en déplorer les lois. Ses plus douces faveurs sont toujours fraternelles Et de ses durs arrêts ne sont pas exemptées Les bouffardes des rois.

Il faut voir en naissant la fleur étolée, Quatre sous de tabac ne durent qu'un instant, Le bourgeois rougissant meurt sous la giboulée. On ne casse jamais une pipe brûlée Mais la pipe qu'on aime tant.

Oui, c'est la vie, après le jour l'ombre inhumaine, L'eau fade et sans couleur après le blond cognac,

Autour d'un punch en flamme où siège une douzaine Mais plus d'un convié laisse sa blague pleine Et fume sans tabac.

Que j'en ai vu casser ! L'une de porcelaine Et d'ivoire d'ophr, L'autre de coralline au tube de baleine, Et leur âme en fuyant, comme un léger phalène, Ouvrait ses ailes de saphir.

L'une dans un accès de lubrique délire S'échappa de ma bouche avec un mot d'amour, L'autre trompa ma lèvre au milieu d'un sourire, Une autre, en se brisant, comme un chant sur la lyre Vibra sur le grès de ma cour.

Toutes frères enfants, si tôt mortes que nées, Urnes d'Éliézer qu'aimaient nos Rebeccas, Pour un divin parfum, corolles façonnées, Belges aux flancs polis, Françaises couronnées, Gargoules monstres des Incas.

Une surtout, c'était une pipe espagnole, Long tuyau de Sandal, aux arabesques d'or, Un sein noir et luisant comme un sein de créole, Et le collier de jais et la brune auréole Des madones de Penaflor.

C'est moi qui l'avais prise en sa beauté native, C'est moi qui soulevais son voile de pudeur. C'est ma lèvre, en passant, amoureuse et lascive, Qui, par de chauds baisers de sa gorge native, Avait coloré la blancheur.

Il est beau d'aspirer la vapeur enivrante, De sentir en rêvant ses sens multipliés, Et suivant du regard la vapeur odorante, De rêver que l'on a dix mille francs de rente, Et que vos vers sont publiés.

Mais on la fumait trop, c'est ce qui l'a tuée. Près d'elle le hachich n'eut pas eu de saveur, Mon âme à ses parfums s'était habituée, Et toute autre n'était qu'une prostituée Près de la vierge de mon cœur.

Mais on la fumait trop ! C'en était une fête ! On la bourrait cent fois, cent fois on la fumait, En dépit du manille et de la cigarette, Des lèvres de François aux lèvres de Lorette, De bouche en bouche elle passait.

Quel triste lendemain, laisse la folle orgie ! Adieu les rêves d'or, les mensonges ailés, Lorsque, aux derniers reflets de la pâle bougie, Le fumeur n'aperçoit, sous la table rouge, Que sa pipe aux flancs mutilés.

Ainsi, mon doux trésor, ainsi tu t'es lassée, Cassée en un festin qui nous mit tous en deuil, Mais ta cendre un matin par moi fut ramassée, Ma main t'ensevelit, ma belle trépassée, Et cette blague est ton cercueil.

Nader.

MANIFESTES

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer la publication in-extenso du manifeste du prince Jérôme.

Nous reproduisons celui des Anarchistes qui est moins connu.

« Ce qu'est l'anarchie, ce que sont les anarchistes, nous allons le dire :

« Les anarchistes, Messieurs, sont des citoyens qui, dans un siècle où l'on prêche partout la liberté des opinions, ont cru de leur droit et de leur devoir de se recommander de la liberté illimitée.

« Oui, Messieurs, nous sommes de par le monde quelques milliers, quelques millions peut-être, car nous n'avons d'autre mérite que de dire tout haut ce que la foule pense tout bas, — nous sommes quelques millions de travailleurs qui revendiquons la liberté absolue, rien que la liberté, toute la liberté !

« Nous voulons la liberté, c'est-à-dire que nous réclamons pour tout être humain le droit et le moyen

de faire tout ce qui lui plaît et de ne faire que ce qui lui plaît ; de satisfaire intégralement tous ses besoins, sans autre limite que les impossibilités naturelles et les besoins de ses voisins, également respectables.

« Nous voulons la liberté et nous croyons son existence incompatible avec l'existence d'un pouvoir quelconque, quelle que soit son origine et sa forme, qu'il soit élu ou imposé, monarchique ou républicain, qu'il s'inspire du droit divin ou du droit populaire, de la Sainte-Ampoule ou du suffrage universel.

« C'est que l'histoire est là pour nous apprendre que tous les gouvernements se ressemblent et se valent. Les meilleurs sont les pires. Plus de cynisme chez les uns, plus d'hypocrisie chez les autres ; au fond, toujours les mêmes procédés, toujours la même intolérance. Il n'est pas jusqu'aux plus libéraux en apparence qui n'aient en réserve, sous la poussière des arsenaux législatifs, quelque bonne petite loi sur l'Internationale, à l'usage des opinions gênantes.

« Le mal, en d'autres termes, aux yeux des anarchistes, ne réside pas dans telle forme de gouvernement plutôt que dans telle autre. Il est dans l'idée gouvernementale elle-même, il est dans le principe d'autorité.

« La substitution, en un mot, dans les rapports humains, du libre contrat, perpétuellement révisable et résoluble, à la tutelle administrative et légale, à la discipline imposée, tel est notre idéal.

« Les anarchistes se proposent donc d'apprendre au peuple à se passer de gouvernement, comme il commence à apprendre à se passer de Dieu.

« Il apprendra également à se passer de propriétaires. Le pire des tyrans, en effet, ce n'est pas celui qui vous embastille, c'est celui qui vous affame ; ce n'est pas celui qui vous prend au collet, c'est celui qui vous prend au ventre.

Pas de liberté sans égalité ! Pas de liberté dans une société où le capital est monopolisé entre les mains d'une minorité qui va se réduisant tous les jours et où rien n'est également réparti, pas même l'éducation publique, payée cependant des deniers de tous.

Nous croyons, nous, que le capital, patrimoine commun de l'humanité, puisqu'il est le fruit de la collaboration des générations passées et des générations contemporaines, doit être mis à la disposition de tous, de telle sorte que nul ne puisse en être exclu, que personne ne puisse en accaparer une part au détriment du reste.

Nous voulons en un mot l'égalité, comme condition primordiale de la liberté : à chacun selon ses facultés et à chacun selon ses besoins ; voilà ce que nous voulons sincèrement, énergiquement ; voilà ce qui sera, car il n'est point de prescription qui puisse prévaloir contre des revendications à la fois légitimes et nécessaires.

Voilà pourquoi l'on veut nous vouer à toutes les flétrissures.

Scélérats que nous sommes, nous réclamons le pain pour tous, la science pour tous, le travail pour tous ; pour tous aussi l'indépendance et la justice ! »

AU « CHAT NOIR »

Nous lisons dans le *Chat noir* :

A monsieur Von Bismarck, *Le Chat noir* est à l'honneur par l'Allemagne — c'est un honneur. Nous avons manifesté notre patriotisme français-gaulois contre la triste patrie des Poméranis, puants et ridicules, c'est assez pour cette race abominable de balayeurs, de boursicotiers vireux nous trouve coupable.

La saisie du *Chat noir* est un brevet de Gallicisme antigerman qui est accordé à la rédaction du journal et à son directeur par l'empereur de toutes les chouchourtes. Nous l'en remercions, en attendant qu'à nos pendules volées somme l'heure de la Revanche, celle de la délivrance de la vieille et loyale Alsace-Lorraine.

Rodolphe Salis.

Bravo, *Chat noir*, tu as montré ta griffe et nous t'applaudissons.

La choucroute n'est pas un plat français et nous n'entendons pas qu'on nous impose les saucisses du Waterland !

On t'a saisi ! nous t'en félicitons ; si tu

avais baissé la botte du chancelier de fer, on ne t'aurait rien dit !

On est Gaulois à Monmartre, tant mieux. Bravo, *Chat noir* !

ÉPHÉMÉRIDES

15 janvier 1873.

MORT ET FUNÉRAILLES DE NAPOLEON III

Depuis longtemps Napoléon était atteint d'une affection de la vessie. Mais cette maladie, passée à l'état chronique, prit tout à coup, en décembre 1872, un caractère de gravité inattendue. L'ex-empereur habitait, depuis la fin de sa captivité, à Chislehurst, entre son fils et sa femme. Très abandonné après la malheureuse guerre de Prusse, il se vit de nouveau entouré à la nouvelle de sa fin qui approchait. Deux opérations furent tentées pour le débarrasser d'un calcul urinaire qui le faisait horriblement souffrir et c'est à la suite de la seconde qu'il expira presque subitement, le 9 janvier 1873, au matin.

Quinze cents Français assistèrent à ses funérailles, qui eurent lieu le 15, à Camden-House. Depuis lors, sa dépouille mortelle repose à Chislehurst.

Argus.

SOIRÉE LYONNAISE

Grand-Théâtre

Depuis huit jours, M. Dufour tient en haleine l'attention et surexcite la curiosité par l'annonce de la première prochaine de *Peau d'Ane*. Dupuis, l'admirable comique qui a fait salle comble la semaine dernière, s'est envolé, et le mot : *Relâche* n'a pas quitté l'affiche. Si on allait être déçus ! Mais non, tant de préparatifs, tant de soins ne peuvent pas aboutir à un fiasco. Ce serait contre nature et nous ne le souhaitons pas. Au contraire, nous nous tenons prêts à applaudir la belle mademoiselle Nixau, dont la renommée est grande ailleurs que chez nous, et les décors dont on dit merveille. Nous verrons ; en attendant, essayez bien les verres de vos lorgnettes.

Célestins

Faute de Grand-Théâtre, la foule a envahi notre bonbonnière et, ma foi, elle en a été largement récompensée. Elle a eu, en effet, deux premières : *Le gentilhomme pauvre* et le *Sourd*. L'opérette commençait à lasser. Toujours les *Mousquetaires* et toujours la *Mascotte*, vous comprenez qu'on arrive à en avoir une indigestion et qu'on est heureux d'aller entendre parfois autre chose.

On peut donc dire que la comédie de M. Dumanoir est arrivée à point.

L'interprétation, ordinairement mauvaise dans ce genre de pièce, a été fort supportable, et nous tenons même à féliciter M. Firmin, qui s'est montré supérieur dans le rôle de la Frenay et M^{me} Pellen, qui a tenu bien tenu celui de M^{me} Godart.

Bellecour

On n'en entend plus parler !

Variétés

La *Tour de Nesle* sera donnée en matinée intime, le dimanche 21 janvier. Le groupe d'amateurs et les artistes, MM. Gill-Butale et Riller de Paris, M. Joël et M^{me} Jeanne Rendat des théâtres de Bruxelles, qui doivent interpréter cette œuvre, attireront certainement beaucoup de monde.

A cette occasion, qu'on nous permette de féliciter tous ceux qui prennent l'initiative de ces matinées dramatiques. Qu'on nous permette aussi de leur souhaiter des imitateurs, l'art ne peut qu'y gagner.

Cirque Rancy

C'est presque une *palissade* que vante le cirque de l'avenue de Saxe. Qui ne le connaît pour l'avoir vu et revu cent fois. Du nouveau, toujours du nouveau, telle est la ligne de conduite de son heureux propriétaire. Nous l'en remercions bien sincèrement

de m'aimer comme vous le dites, et si je vous accorde ce baiser que vous me demandez avec tant d'insistance, recevrai-je en échange le droit de régner en souveraine sur votre cœur ? Oh ! dites-le moi !

Et la jeune fille pressait tendrement les mains du jeune homme : Raoul se débarrassa de cette étreinte pour enlacer la taille de Suzanne, et la pressant sur son cœur :

— Oh ! Suzanne, que je t'aime ! Et ses lèvres ardentes coururent chercher celles de la jeune fille qui frémissaient au contact... Ils étaient fiancés et...

Amour, amour, quand tu nous tiens, On peut bien dire : adieu prudence.

Que celui qui n'a pas aimé lance à nos jeunes amants la première pierre !

Les rendez-vous se multiplièrent. Dans les premiers temps d'effusion qui font s'écouler si vite les heures que les amants ont à passer ensemble, Suzanne et Raoul se racontèrent les joies de leur jeunesse. Raoul parla de ses parents : de son père, de sa mère, qui étaient si bons pour lui, qui n'avaient jamais voulu le contrarier en rien... Suzanne voulait les connaître... La jeune fille raconta au poète comment elle avait perdu sa mère, et le peu de soins que depuis l'âge de huit ans prenait d'elle son père, la laissant seule au château aux mains d'une gouvernante et de domestiques, pendant que lui vivait à Paris, et de quelle vie, Dieu le savait ! Le baron de Vielmonte venait la voir une ou deux fois l'an, à l'époque des fêtes de Nice, puis disparaissait. Elle n'avait vu la capitale que trois fois...

Ils aimaient tant à parler d'eux que souvent ils revenaient sur les mêmes faits. Suzanne avait déjà plu-

sieurs fois manifesté le désir de connaître les parents de Raoul, mais il ne se hâtait pas de leur présenter Suzanne, parce que c'était avouer un amour que jusqu'alors il avait tenu secret...

Enfin, il parla à sa mère de la jeune fille.

— Comment ! dit la mère, après avoir reçu la confiance de son fils, il y a plus d'un mois que tu aimes cette jeune fille et tu ne m'en avais encore rien dit ? Craignais-tu des reproches ? Enfant ?... Pourtant tu es encore bien jeune pour l'amour...

— Mère !

— Je n'ai pas le courage de te blâmer, comme tu le mérites... Si tu l'épouses, personne au moins ne pourra dire que tu l'as prise pour sa richesse, le baron est déjà à moitié ruiné. Tu auras en lui un drôle de beau-père, une des illustrations de Paris en son genre, un homme qui a reçu le nom de « roi des viveurs »... Mademoiselle de Vielmonte se plaint de l'abandon dans lequel il l'a laissée depuis si longtemps aux mains de ses serviteurs, au lieu de l'emmener avec lui à Paris... Pour elle, c'est bien heureux qu'il en soit ainsi, parce que le baron n'aurait pu se retenir et sa fille aurait été forcée de vivre au milieu du scandale, côte à côte avec la maîtresse, je veux dire les maîtresses de son père... Elle désire faire notre connaissance, tant mieux, j'ai hâte de la connaître, j'ai hâte de causer avec elle, je veux juger par moi-même de l'amour qu'elle a pour toi ; je ne désire qu'une chose... ton bonheur... Si elle t'aime réellement, ni ton père, ni moi, ne mettront d'obstacles à ton bonheur, comme nous n'en avons jamais mis à tes goûts...

— Vous demandez si elle m'aime ?

— Je veux bien le croire, tu es beau, ton cœur est grand, mais néanmoins amène-la moi pour que je puisse la juger.

— Mère, vous la verrez demain.

Le lendemain, le jeune homme courut chercher Suzanne de Vielmonte.

— Viens, lui dit-il, que je te conduise à ma mère.

Quand Raoul fut en présence de sa mère, il lui dit en lui présentant sa compagne :

— Mère, voici mademoiselle Suzanne de Vielmonte dont je vous ai parlé ; je lui ai dit combien vous étiez bonne ; elle est seule au monde, voulez-vous remplacer la mère qu'elle a perdue ?

— Madame, ajouta Suzanne, vous me permettez, j'espère, en qualité de voisine, de venir vous faire quelques visites.

— Mademoiselle, ma maison vous est ouverte, répondit madame Desforges, mon fils m'a beaucoup parlé de vous, de sorte que je vous connais déjà un peu ; venez donc toutes les fois que cela vous fera plaisir, nous parlerons de lui, nous parlerons de vous.

— J'espère que monsieur et madame Desforges, viendront avec leur fils, monsieur Raoul, visiter mon château où, depuis un an, je régnais en souveraine ; jusqu'à cette époque, d'après l'ordre de mon père, j'étais sous la dépendance de ma gouvernante, ajouta Suzanne en souriant malicieusement...

— Ce sera pour moi un devoir de vous rendre la visite que vous me faites aujourd'hui.

A ces mots, madame Desforges regarda son fils qui comprit que sa mère voulait rester seule avec Suzanne.

— Je vous prie de m'excuser, mademoiselle, dit le poète, mais je suis obligé de vous laisser un moment avec ma mère, je reviendrai bientôt vous prendre pour vous reconduire à votre château, si vous me le permettez. Mon père m'avait chargé d'une commission et je l'avais tout à fait oubliée...

Va et reviens vite, dit la mère à son fils. Mademoiselle de Vielmonte restera avec moi jusqu'à ton retour.

IV

Il y avait déjà quelque temps que Raoul et Suzanne se disaient *tu*, mais les règles de la bienséance et les conventions mondaines, si absurdes par-

fois, n'avaient pas permis aux jeunes gens de prendre la même liberté devant madame Desforges.

Ainsi se traitent dans le monde l'amant et sa maîtresse. Quand donc en finira-t-on avec ces conventions ridicules, avec l'hypocrisie de l'amour ? Mais il faut dire que la compensation suit aussitôt.

— Comment trouves-tu ma mère, dit le poète à sa maîtresse quand ils furent seuls.

— Affable et bonne, elle m'a invitée à venir la voir souvent, je crois avoir réussi à lui plaire.

— Alors notre bonheur est assuré.

— J'en suis certaine, et cela me rend infiniment heureuse. Oh ! qu'il est doux d'aimer !

— Et d'être aimée, ma chérie Suzanne, dit le jeune homme, en pressant la jeune fille sur son cœur.

— Nous nous aimerons toujours, nous habiterons le château de Vielmonte, nous nous promènerons à l'ombre des grands arbres du parc, seuls avec notre amour.

En discourant ainsi, ils étaient arrivés à la grille du parc.

— A demain, dit Raoul.

— Non, à ce soir ; je laisserai la grille ouverte et ainsi tu pourras te faire une idée du bonheur dont on jouit à l'ombre des grands arbres...

Raoul vint, mais Suzanne était triste ; à son retour elle avait trouvé au château une lettre du notaire de sa famille qui lui annonçait la mort de son père.

Les amants ne restèrent pas longtemps ensemble. Mais « après la pluie vient le beau temps », dit un proverbe.

Si le baron de Vielmonte était mort, Suzanne était libre, libre de donner à Raoul sa main après lui avoir donné son cœur. Malheureusement le jeune poète n'avait que seize ans. Il fallut attendre deux ans pour légitimer les liens que l'amour avait consacrés.

Henri de Renaldi.

au nom de tous ceux à qui il a fait ou fera encore longtemps passer de si agréables soirées. Si vous ne savez que faire... allez au cirque, et si vous avez à faire, allez... y quand même, John Bull, Miss Zénobia, Dassié et Anguste vous y attendent.

Scala

Les petites scènes de café-concert ont parfois des troupes à rendre jaloux les théâtres d'ordre supérieur. La Scala se trouve dans ce cas. Les artistes de mérite y affluent, et pour ne citer que les principaux, on y applaudit Treway, Plessis et les frères Gémon. Cette semaine sont partis les sympathiques M. Hobret et M^{re} Lehman, et ça n'a pas été sans couronnes ni bouquets je vous assure. Mais deux d'envolés, deux de trouvés ! M^{lle} Suzanne Emery et M. Pérez, comique, les ont remplacés.

Parmi ceux que nous n'avons pas nommés, se trouvent encore quelques bons sujets, tels que M^{lle} Marie Caze, à qui nous reprocherons toutefois ses allures un peu trop maniérées ; M^{lle} Rosa Galli, imposante de formes, et la jolie M^{lle} Hélène Robert.

Je m'arrête, car ils y passeraient tous. Quant au répertoire, nous avons tout particulièrement remarqué *La Chaussée Chignacourt*, duo-bouffe des frères Gémon, *Petit bonhomme chante encore*, de M^{lle} Caze, et *La Demoiselle à M^{re} Thomas*, de M^{re} Robert. Plessis, vous le connaissez ! Treway, allez le voir !

Casino

Encore un endroit où le spleen est inconnu et où tous les ennuyés, les désespérés, les décaillés, peuvent et doivent aller s'oublier et rire. Rien ne résiste aux esclaffements que provoquent les comiques et les rides les plus accentuées se distendent à la vue des gracieuses cantatrices. Du reste, il y a Reyar et Reyar, fut-il seul, mérite qu'on se dérange.

Page.

SPHINX

CHARADE N° 3.

Mon premier n'a pas de serrure
Et cependant il a sa clef,
Mon second est trompeur, c'est une chose sûre,
Si vous manquez de nourriture
Par mon entier bientôt vous serez désolé.

ENIGME HOMONYMIQUE N° 3.

Qualité si c'est au physique,
Mais vilain défaut au moral,
Mon cas, lecteur, est anormal,
Examinez-le, je m'explique :
Mon signe distinctif est la légèreté,
Et pour donner du poids à ma forme menue,
Il faut, mon cher lecteur, que je la diminue !...
Cela ne manque pas d'originalité.

SOLUTION DU N° 3.

Charade : *Devin*. — Enigme : *Bissac*.

Les solutions doivent nous être adressées avant le jeudi soir.

CORRESPONDANCE

Henri Tessier. — *La Mure*. — Avons pas lu de lettres de vous cette semaine. D'où vient ?
A. Grasset. — *Saint-Etienne*. — Vous priions d'être régulier pour courrier.
G. Grimaud. — *Paris*. — Envoyez article.
Ch. Morice. — *Paris*. — Avez-vous eu paquets de journaux ? Qu'en avez-vous fait ? Attendez pour vous écrire.
J. Simond. — *Paris*. — Recevons avec plaisir mandat et renseignements. Merci.

J. Hermans.

SPECTACLES

L'Œuvre de l'hospitalité de nuit organise pour le dimanche 28 janvier, à une heure, au Théâtre-Bellocour, un grand concert avec le concours du célèbre pianiste M. Francis Planté.

La fanfare des *Touristes lyonnais* donnera son concert annuel au Grand-Théâtre, le dimanche 13 février prochain. Des artistes de grandes valeurs s'y feront entendre.

Le Bal des étudiants, qui fait époque chaque année, est fixé au 5 février. Qu'on se le dise.

Les Folies-Bergère ont inauguré leur série de Bals masqués, hier soir samedi, 20 janvier.

Le Bal de la Préfecture est annoncé pour le 3 février.

La Fanfare de l'Elysée donnera, au bénéfice des inondés, un grand concert, dans la salle de l'Elysée, le 21 janvier.

La Société lyonnaise des *Concerts de musique classique* donnera son premier concert dans la salle de l'Union chorale, demain 21 janvier.

BOURSE

Les Rentes françaises sont toujours d'une faiblesse désespérante ; le 3 % perpétuel cote 79,40, l'Amortissable 80,40, le 5 % 115,30, et le coupon du 16 février se détachera en Bourse dans 12 jours. Le prix de cette valeur de premier ordre n'atteint donc pas même 113 francs.

Chemins français : Est, 725. Lyon 1525. Midi 405. Nord 1830. Orléans, le plus ferme de tous, à 1245. Ouest 780.

Parmi les valeurs de Crédit, signalons à Paris le Crédit foncier très ferme à 1305 ; sa prochaine émission, assurée d'avance du plus légitime succès, le maintiendra encore longtemps dans de bons cours.

A Lyon, le Crédit lyonnais très ferme, oscille entre 560 et 565. Les autres valeurs sont abandonnées ; la spéculation s'est retirée de la Banque ottomane, qui fait 745, presque le cours de compensation du krack ; elle a abandonné la Lander à 510, la Banque Hongroise à 480. Elle se réserve, elle attend ; en ce moment l'événement financier capital est l'émission des foncières et communales. Elle permettra aux acheteurs de se compter, aux établissements de Crédit de se rendre compte de l'abondance ou de la pénurie de l'argent, de la confiance de l'épargne ou de la peur

des capitalistes. Dans huit jours nous en saurons les résultats.

Seppi.

ŒUVRES DE JULES KLEIN

Au moment des bals et des concerts, nous recommandons tout particulièrement à nos lectrices **Vierge de Raphaël** la dernière œuvre de Jules Klein, œuvre exquise, adorable, digne de « Fraises au Champagne » et de *Parfums Capiteux*.

Après avoir constaté l'éclatant succès de *Vierge de Raphaël*, citons au hasard les œuvres les plus mélodieuses et les plus brillantes de Jules Klein : *Royal-Caprice*, gavotte Louis XV, et les valse : *Au Pays Bleu*, *Lèvres de Feu*, *Pattes de velours*, *Neige et Volcan*, *Cuir de Russie*, *Cerises Pompadour*, *Pêché Rêvé*, *Pazza d'Amore*, *Mlle Printemps*, *Pommes des Voisines*, *Petits Soupers*, *Larmes de Crocodiles*.

Les polkas si follement entraînantes : *Coup de canif*, *Cœur d'Artichaut*, *Peau de Satin*, *Tête de Linotte*, *Truite aux Perles*, la jolie mazurka *Radis roses*, et *J.-Klein-Quadrille*, font toujours les délices des bals élégants.

Chaque œuvre franco contre 2 fr. 50 c. en timbres-poste. (Mêmes prix pour les valse chantées : *Parfums capiteux*, *Pazza*, *Fraises au Champagne*). Paris, Colombier, éditeur, rue Vivienne, 6.

Le Gérant : LINAGE.

Imprimerie Nouvelle lyonnaise, rue Ferrandière, 52.

On demande de suite de BONS COURTIERs pour Annonces. S'adresser à l'Imprimerie Nouvelle, rue Ferrandière, 52

L'ACTUALITÉ

JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISANT LE LUNDI

Est mis en vente dans les villes qui suivent :

Albertville, Ambérieux, Annecy, Anneyron, Annonay, Anse, l'Arbresle, Aubenas, Avignon, Beaujeu, Beaurepaire, Belleville, Besançon, Béziers, Bordeaux, Bourg, Bourgoin, Carpentras, Chalamont, Chalon, Chambéry, Chazelles, Chessy-les-Mines, Clermont-Ferrand, Cours, Crémieux, Le Creusot, Die, Dijon, Fernay, Firminy, Genève, Givors, Grenoble, Grigny, Mâcon, Marseille, Meximieux, Montbrison, Montélimar, Montluel, Montpellier, Nancy, Neuville, Nîmes, Orange, Paris, Le Peage, Pont-de-Beauvoisin, Puy, Le Puy, Rive-de-Gier, Roanne, Romans, Rouen, Saillans, St-Chamond, St-Etienne, St Germain, St-Symphorien, Strasbourg, Tarare, Thiers, Thisy, Toulouse, Tour-du-Pin, Tournon, Trévoux, Valence, Vienne, Villefranche, et dans toutes les gares

VINGTIÈME ANNÉE

LE

MONITEUR DE LYON

Journal du Commerce, de l'Industrie et des Travaux publics

Paraissant le Jeudi et le Dimanche

S'OCCUPANT SPÉCIALEMENT DES INTÉRÊTS DE LA RÉGION LYONNAISE

Outre de nombreux articles scientifiques et littéraires, le *Moniteur* publie régulièrement une foule de renseignements utiles :

Les ventes d'immeubles et de fonds de commerce, les ventes mobilières, les formations et dissolutions de Sociétés, les faillites, les adjudications publiques de travaux et fournitures, leurs résultats, etc.

ABONNEMENTS

Rhône et départements limitrophes.	Un an 10 fr.	Six mois 5 50	Trois mois 3 »
Autres départements.	— 11 »	— 6 »	— 3 50
Etranger.	— 15 »	— 8 »	— 4 50

On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.

ADMINISTRATION, RÉDACTION ET ANNONCES
LYON, 13, rue des Archers, 13, LYON

L'UNION LITTÉRAIRE

DE FRANCE

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE LITTÉRATEURS FRANÇAIS

DONT LE SIÈGE CENTRAL EST A LYON

Vient de lancer sa cinquième Circulaire concernant toutes les classes de journaux.
La demander, par lettre affranchie, à M. le Secrétaire général.

A PARIS, 133, avenue du Maine.

A LYON, 52, rue Ferrandière.

A MARSEILLE, 37, rue de la République.

NOTA. — Cette Circulaire contient la nomenclature d'environ cent cinquante nouvelles ou romans pour variétés ou feuilletons.

IMPRIMERIE NOUVELLE

ASSOCIATION SYNDICALE DES OUVRIERS TYPOGRAPHES

LABEURS

BROCHURES

LIVRETS DE SOCIÉTÉ

THÈSES

LETTRES DE DÉCÈS

MÉMOIRES

REGISTRES

SIÈGE SOCIAL

52, RUE FERRANDIÈRE, 52

(Pres le quai du Rhône)

LYON

JOURNAUX

PROSPECTUS

AFFICHES

CATALOGUES

FACTURES

CARTES D'ADRESSE

ET DE VISITE

TRAVAUX DE LUXE. — IMPRIMÉS COMMERCIAUX ET ADMINISTRATIFS